

La signature des choses



La Dame à la Licorne, L'odorat

Ingrid Auriol

Tout ce qui recèle de la joie est divin

Dans l'ouvrage qu'elle consacre au *Pouvoir des Odeurs* et aux représentations qui ont longtemps prévalu à leur propos, Annick Le Guérer fait remarquer que les motifs philosophiques, on pourrait dire tout aussi bien les motifs métaphysiques, de déprécier l'odorat ne manquent pas : « sens primitif, instinctuel, voluptueux, érotique, égoïste, impertinent asocial, contraire à la liberté, imposant bon gré mal gré les sensations les plus pénibles, impuissant à sortir du solipsisme originaire de la subjectivité, inapte à l'abstraction, incapable de donner naissance à un art et plus encore de penser », On peut d'ailleurs trouver là autant de motifs pour réhabiliter ce sens, voire pour le promouvoir et en faire éloge, ce dont certains esprits ne se sont d'ailleurs pas privés.

Toutefois ce n'est pas à une joute que j'entends me livrer devant vous en considérant l'odorat et le goût comme deux sens à associer non seulement en vertu du statut inférieur qui leur est conjointement réservé depuis les commencements de la pensée philosophique, mais encore en vertu d'une parenté, d'une coalescence telle qu'elle engage Tellenbach, en sa qualité de clinicien phénoménologue, c'est-à-dire attentif avant tout à ce qui est en cause, à conjoindre ces aptitudes sous l'unique dénomination de « sens oral ». La concordance est si effective, qu'une bonne part de ce qui vient d'être allégué de l'odorat pourrait, sans préjudice de sa spécificité, excepté peut-être pour ce qui est de la « socialité », être imputé également au goût. Si j'évoque d'emblée Tellenbach ce n'est pas uniquement parce que je suis intimidée d'avoir à parler

notamment en présence de médecins, et même d'éminents psychiatres dont mon ami Bruno Verrecchia m'a fait l'éloge.

L'évocation de Hubertus Tellenbach me donne occasion également de préciser la nature de mon questionnement en indiquant brièvement ce qu'il n'est pas. Pas plus qu'il ne saurait être ni biologique ou neurophysiologique, ni même véritablement clinique, mon propos n'a pour objet ni les représentations, ni l'histoire de la médecine ou ni même celle de la philosophie. Je cherche simplement à atteindre le phénomène lui-même, le goût et l'olfaction comme tels et, à travers eux, la vérité du sentir. Or, c'est parce qu'il faut arracher la pensée du sentir, celle du corps en général, à maintes conceptions que les sciences ont héritées de la philosophie, que la désobstruction phénoménologique s'impose. Ainsi la désaffection de l'odorat et du goût apparaît comme le symptôme le plus aigu de la violence métaphysique qui prévaut dans les manières de penser la sensibilité tout entière et le corps de l'homme en général.

Or tenter de penser le corps et la sensibilité comme y invite cette XXXème journée de Fontevraud, voilà qui ne ressortit en rien au passé mais doit être entrepris à nouveaux frais. Le fait que plus de trois milliards d'être humains souffrent aujourd'hui de faim tandis que des habitants des pays riches, et pas toujours les mieux nantis de ces pays, souffrent d'obésité, et que d'autres encore pâtissent de désordres alimentaires tels l'anorexie ou la boulimie alerte sur la manière dont la civilisation technique traite le corps, agresse ses modalités d'existence les plus humaines : mutuelles, affectives, symboliques, et sensibles avant tout. Pareillement, la révolution informatique en ses prouesses virtuelles, renforçant l'hégémonie déjà acquise d'une vision vouée aux écrans au détriment d'autres modalités du voir, au détriment du toucher, de l'odorat et du goût, incite à quelque vigilance.

Dans une époque où prévaut l'organisation industrielle de l'agriculture et de l'élevage, conçue sur le modèle de la fabrication des produits

manufacturés, la question du sens oral comporte bien des enjeux. L'obsession de la quantité et la recherche du profit, ainsi que les gigantesques gâchis qui s'ensuivent, sont à corréler à l'expérience traumatique de la pénurie et du rationnement engendrés par les guerres mondiales et, plus fondamentalement encore, au projet du monde de l'homme moderne désormais confronté, là même où il croyait pouvoir triompher en devenant « comme maître et possesseur de la nature », à l'outrance des ravages qu'il commet.

Une certaine justesse dans le rapport de l'homme à son propre corps, à commencer par le souci de faire droit à la vérité du sentir, ne sont-ils pas, dès lors, les préalables qui augurent d'un peu plus de dignité, c'est-à-dire d'humanité ? S'il est entendu que ces préalables ne suffisent pas à pourvoir à tout, il reste qu'un effort de pensée n'en est pas moins requis. Ainsi la question du corps sentant ne rencontre la plénitude de son sens que considérée dans sa dimension historique.

S'il était donné de s'écarter d'un projet qui vise avant tout la maîtrise à travers la possession, que serait la nature ? Me transportant d'un bond, contrairement aux usages de la pensée, auprès d'une phrase de Novalis extraite des *Disciples à Saïs* j'indiquerai simplement ceci : « la nature est cette communauté merveilleuse (*wunderbare Gemeinschaft*) où nous introduit notre corps ». Ce qui touche au vif notre propre corps est appelé par Novalis « nature » en vertu d'un « communauté merveilleuse ».

Que la tonalité de fond de cette communauté, « le merveilleux », soit ainsi la même que l'étonnement admiratif, le qaumavzein qui porte l'impulsion philosophique depuis son commencement, ne relève pas d'un bienheureux hasard. S'agissant d'une communauté merveilleuse avec l'entièreté du tout, la « nature » n'a assurément rien à voir, avec ce que la connaissance scientifique dénomme ainsi. La « nature », que la science appréhende en tant que fonds disponible, est

en effet ce qui est mis en demeure de s'exposer comme un complexe prévisible de forces soumises à un calcul.

Pareillement, le corps dont parle Novalis, bien qu'il soit nommé ici « Körper », est nécessairement « quelque chose d'autre quant au foyer de son être (*etwas wesentlich anderes*) qu'un organisme animal »¹. Il en résulte que l'homme ne saurait être suffisamment caractérisé comme « animal rationnel », soit : par l'adjonction d'une raison à un substrat corporel animal. Heidegger, à l'occasion des *Séminaires de Zürich*, affirme quant à lui : « l'être-corps relève de l'être-au-monde c'est en premier lieu une entente de l'être ».

Ceci ne veut pas dire que l'entente de l'être émerge du seul corps mais plutôt que être et avoir un corps, ou pour le dire en première personne, « avoir à être le corps que j'ai » n'a de sens que pour qui accède à l'être, à l'entièreté du tout. En somme, si diverse et complexe, si aiguisée dans l'ordre des performances que soit la sensibilité animale, il n'en reste pas moins que la sensibilité humaine est d'un ordre tout autre. Ce que l'homme sent, il le ressent aussi indissociablement. Tout sentir proprement humain se dépasse en direction d'un ressentir qui le qualifie et témoigne d'une entente de l'être, entente du monde et entente de soi qui lui sont co-originales. L'existence de sensations comme données brutes n'est dès lors qu'une abstraction construite a posteriori, et ce alors même que l'on imagine, à la suite des « empiristes », que rien ne saurait être plus « concret » ! Découvrant, par retour amont, quelques propriétés remarquables de la sensibilité orale : le goût et l'odorat, je souhaite montrer, comment le corps vulnérable de qui existe, loin de se suffire à lui-même, se trouve par avance ajusté à l'entente du monde dont le corps sentant contribue à lui faire don.

¹ Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, p. 58

La hiérarchie philosophique des sens a assez peu varié depuis l'Antiquité. On oppose les sens nobles qui, croit-on, peuvent se tourner vers la connaissance sans que nul plaisir ou déplaisir ne leur en imposent et qui s'exercent à distance, aux sens réputés plus sensuels, dévolus notamment à la jouissance : le goût et l'olfaction, pour ne rien dire du toucher et de son statut intermédiaire. Kant amplifie encore l'héritage de cette hiérarchie.

Aristote aborde l'odorat et le goût, aux chapitres 9 et 10 de la seconde partie de son *Traité de l'âme*. C'est lui qui a inventé l'examen séparé des sens à partir des organes de chacun d'eux et cet ordre, alors même qu'il est entièrement artificiel, puisque nos sens s'allient et entrent en exercice ensemble, soit par mutuelle résonance, soit en se corrigeant l'un l'autre, nous est devenu naturel. Dans le temps qui m'est imparti je me tournerai avant tout pour les besoins de l'exposition, vers l'odorat, du moins pour commencer.

Aristote établit d'emblée qu'il est "moins aisé d'établir des distinctions à son propos² qu'à propos de la vue et de l'ouïe dont il vient d'être question aux précédents chapitres de son traité. Il affirme même que "l'homme sent mal les odeurs"³ et qu'il les sent moins bien que beaucoup d'animaux. Cette question des performances respectives des animaux et des hommes est un lieu commun de la philosophie qui, loin de penser l'homme en regardant en direction de son humanité, le compare constamment avec l'animal. Considérée sous l'angle simplement factuel, la performance du système olfactif humain, aujourd'hui réputé capable de discerner séparément (si une dizaine de senteurs sont données ensemble et s'équilibrent, l'homme en distingue rarement plus de trois ou quatre) quatre cent mille odeurs à courte distance, apparaît effectivement moindre que celle beaucoup de beaucoup d'animaux. Le chien, pour n'évoquer que lui, accomplit des performances olfactives des millions de fois supérieures aux nôtres, du moins, d'un strict point de vue zoologique. Mais l'essentiel de ce qui

² Aristote, *Traité de l'âme*, II, 9, Pocket, p. 149.

³ *Idem*, p. 55.

est avancé par Aristote n'est pas factuel et tient plutôt au motif allégué pour expliquer « le manque de subtilité » de l'olfaction humaine. Que l'homme « ne sente aucune des choses odorantes sans éprouver douleur ou plaisir »⁴ est l'argument décisif en faveur du manque d'acuité discriminante de l'olfaction. On trouve une considération du même ordre chez Kant : « plus les sens se trouvent fortement affectés pour un même degré d'influence qui s'exerce sur eux, moins ils enseignent »⁵ remarque-t-il dans son *Anthropologie d'un point de vue pragmatique*. C'est donc le statut philosophique du plaisir sensuel et de l'affectivité qui justifie l'infériorisation de cette modalité du sentir.

C'est par rapport aux saveurs et par analogie avec elles, qu'Aristote se risque à effectuer quelque classement des odeurs. Une odeur peut être astringente, âcre, acide ou suave écrit-il dans *Le Traité de l'âme*. Par ailleurs, il rapproche les odeurs fétides, des saveurs âcres⁶. S'il existe des senteurs supposées agréables par elles-mêmes et que l'homme est seul susceptible d'apprécier comme certaines odeurs florales, la plupart des odeurs ne sont pas constamment agréables. Les odeurs de nourritures notamment, ne sont agréables, qu'à l'occasion, et pourvu que l'appétit s'en mêle, car quand l'être vivant est repu, « elles deviennent désagréables ».

Si donc l'odeur est à la fois utile, tournée vers la satisfaction de l'appétit et la préservation de la santé ou bien vouée tout aussi bien à la dignité et à la gratuité de l'inutile, si elle peut se révéler agréable ou désagréable selon les circonstances, le statut de l'olfaction est manifestement lui-même ambigu.

Le mot « odeur » en français fait référence tantôt à « l'impression particulière que certains corps produisent sur l'organe de l'odorat », comme écrit Littré, tantôt à ce que les corps odorants exhalent dans l'air : la substance

⁴ *Ibidem*, p. 55, 56.

⁵ *Idem*, p. 40, (trad. modifiée) ; S. 48 : "Je stärker die Sinne bei eben demselben Grade des auf sie geschehenen Einflusses sich affiziert fühlen, desto weniger lehren sie."

odorante elle-même. Cette équivoque n'est pas fortuite, elle souligne admirablement une difficulté repérée par Aristote, bien que la langue grecque distingue par deux mots l'odorant et l'impression olfactive. La langue française, en revanche, suggère que l'impression prévaut, tant il reste vrai qu'une odeur est ressentie comme plaisante ou repoussante avant même d'être, quand cela est possible, identifiée.

Certains sont peut-être tentés de croire que la chimie permet de dissoudre pareil embarras ; rien n'est moins sûr. S'agissant de l'olfaction aérienne, il ressort que, pour être odorants, les corps doivent être suffisamment volatiles et cette qualité dépend notamment du poids moléculaire des substances et du type de liaison ou plutôt d'absence de liaison, en phase solide ou liquide de leurs molécules, les autres qualités requises tiennent plutôt à l'aptitude des molécules odorantes à se fixer sur la membrane réceptrice des cellules olfactives nasales aux longs cils immergés dans une mince couche de mucus. La grande volatilité de certains gaz s'oppose à cette fixation, en sorte qu'ils n'ont généralement pas d'odeur. C'est là ce qu'expose André Holley de manière beaucoup plus précise, en cherchant à expliquer pourquoi deux substances chimiques assez semblables peuvent avoir des pouvoirs odorants très différents.

D'une manière générale, les odeurs « naturelles » sont produites par des substances, qui, si elles étaient analysées chimiquement, seraient très nombreuses. Un simple arôme de café par exemple en comporte plus d'une centaine, et parmi ces constituants, les traces sont parfois plus actives que les substances majoritaires.

En dehors de l'ingestion des aliments qui fait intervenir à la fois l'olfaction et le goût, puisque les arômes aiguissent l'appétit, attirent ou ont un effet aversif puissant, et que sans eux il ne saurait y avoir de dégustation achevée, sentir une odeur c'est déceler des substances invisibles. La

correspondance entre l'odorat et la vue n'est guère évidente. En outre, comme le dit Aristote, il peut y avoir aussi une discordance entre le goût et l'odeur, une odeur suave pouvant être imputée à une substance amère par exemple.

Aristote a ainsi eu le mérite de mettre en évidence bien des données qui tiennent au phénomène lui-même et qui devraient susciter autant de questions. Je retiens avant tout le caractère non-figural des odeurs qui est un obstacle à l'invention d'une véritable nomenclature et qui révèle l'orientation à dominante visuelle des dénominations, notamment dans nos langues indo-européennes. En conséquence, la difficulté à dire, à décrire, à classer et à imaginer les odeurs n'a rien de provisoire ni de fortuit. Il faut être le poète des *Correspondances* pour aller jusqu'à dire :

« Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants
Doux comme des hautbois, verts comme des prairies
- Et d'autres corrompus, riches et triomphants

Ayant l'expansion des choses infinies
Comme l'ambre, le musc, le benjoin et l'encens
Qui chantent le transport de l'esprit et des sens. »

Le témoignage parfois évanescent d'effluves dont la diffusion n'est jamais homogène, incite à dénommer plutôt que l'odeur même en sa dynamique, la source olfactive dont elle provient ou – ruse de parfumeur ? – dont elle pourrait provenir. Il est des odeurs de sueur, de sang, de café, de chocolat, de cannelle, de poivre, de rose, de miel, d'agrumes (la « famille » des « hespéridés ») comme, après tout, il est un bleu du ciel, un vert de l'olive ou un jaune citron... Les fragrances en usage en cosmétique ou en parfumerie sont souvent dénommées de

manière adjectivale, selon quelques stéréotypes, comme pour mieux en sceller le mystère. Il faut dire qu'il s'agit là de commerces et d'industries par où quelques labels disposent de marchés dont le poids économique se chiffre en centaines de milliards d'euros. Une fragrance sera dite : « ambrée, camphrée comme la lavande, mentholée, soufrée, chyprée, etc ».

La classification des odeurs dont Aristote traite par analogie avec les saveurs reste problématique. Il n'y a pas, comme il en existe pour les couleurs rétinienne ou pour les couleurs chimiques, des odeurs « primaires », odeurs dont pourraient être formées toutes les autres. Si classer le vivant consiste à identifier un règne, à le diviser en familles, subdivisées à leur tour en classes, genres, espèces pour parvenir jusqu'aux individus, il faut reconnaître qu'une telle hiérarchie est inopérante pour inventorier et ordonner la diversité des odeurs. La classification descriptive des botanistes a commencé par se fonder davantage sur les propriétés visuelles plutôt que sur les arômes, si bien qu'à l'époque classique les effets pharmacologiques des plantes ont été peu à peu éliminés au profit de leur morphologie. Significatif est qu'avant l'essor de la botanique (au XVIII^{ème} siècle), les récits des voyages de découvertes comportaient peu de notations olfactives.

C'est donc en rupture avec son époque que Kant se montre si sévère avec l'odorat « le sens organique le plus ingrat »⁷, le plus indispensable toutefois pour prévenir et préserver l'organisme de ce qui pourrait se révéler nuisible. Kant soutient que l'odorat engendre plus souvent le dégoût que le plaisir et que ses plaisirs mêmes procurent une délectation fugace sur laquelle l'éducation a peu d'influence. En outre, comme un tel plaisir exige “bon gré, mal gré” d'être partagé, puisqu'il se diffuse dans l'air ambiant, il se révèle “contraire à la liberté” et par conséquent, d'une sociabilité en tout cas moindre, que le goût. Sans chercher à atténuer les griefs de Kant, il faut formuler à ce propos quelques

⁷ Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique*, trad. Michel Foucault, Vrin, 1979 § 22, p. 40

remarques historiques. Il n'est pas à exclure que les puanteurs nauséabondes de certains quartiers urbains et le manque d'hygiène aient contribué à sa dépréciation. Qui a voyagé en de certaines villes, pas si lointaines avant que ne soient construits les égouts dont elles sont aujourd'hui pourvues, sait de quoi je parle. En outre, surtout, avant les recherches pasteurienne sur les micro-organismes — soit avant 1880, les hommes attribuaient aux odeurs d'immenses pouvoirs tant mortifères que curatifs ou prophylactiques et l'on imputait aux « miasmes morbides » (Baudelaire) et aux pestilences, les méfaits que nous attribuons aujourd'hui aux microbes, aux bactéries, aux virus. L'air souillé était d'ailleurs, conformément aux antiques pratiques, purifié au moyen de fumigations parfois dangereuses puisqu'elles pouvaient entraîner la mort par suffocation, voire au moyen de la poudre à canon qui détériorait au passage les édifices.

C'est pour des motifs similaires à ceux de Kant, que Maurice Pradines, dans sa *Philosophie de la sensation*⁸ rattache le goût et l'odorat qu'il caractérise comme « sens du besoin », à « l'instinct d'alimentation ». Pourtant Platon, développe une argumentation différente lorsqu'il met en évidence que les odeurs savent être agréables indépendamment de tout besoin à satisfaire et qu'elles peuvent engendrer, comme l'ouïe et la vue, de purs contentements.

Pradines soutient que l'odorat ne peut faire anticiper qu'un monde qui « est déjà nous » et non un monde « d'objets ». Il plaide en faveur d'une intellectualisation du plaisir qui irait de pair avec l'intelligence : « A mesure que l'homme devient plus intelligent, les saveurs, comme les odeurs lui deviennent davantage un plaisir de curiosité. »⁹

Il manque ainsi à la suite d'Aristote et de Kant, la dimension du sentir et du ressentir car il situe l'idéal de la sensibilité humaine dans la dimension discriminante de la connaissance dite « objective », c'est-à-dire de la perception.

⁸ Maurice Pradines, *La philosophie de la sensation*, Publication de l'université de Strasbourg, 1932, tome II, p. 112.

⁹ *Idem*, p. 121.

Cette orientation est mise en lumière par sa déclaration, si intégralement kantienne, selon laquelle, s'agissant des odeurs : « la perception la plus parfaite et la plus claire est toujours la plus légère et la plus impalpable, on ne perçoit nettement que des impressions insensibles ».¹⁰

Puisque l'odeur provoque l'attrait ou le dégoût avant même d'être identifiée, c'est assurément qu'elle détient une puissance bien à elle. Ici il faudrait avoir le loisir d'écarter maints préjugés tenaces sur la nature du plaisir sensible pour bien entendre ce qui est en cause. Il est généralement impossible de sentir sans en ressentir plaisir ou déplaisir, quel que soit le sens ou les sens concernés, il est donc abusif d'opposer des sens nobles dévolus à la seule connaissance, aux sens de la jouissance que seraient prétendument l'odorat et le goût. Aucun sens n'est voué à la seule jouissance et tous y sont cependant dévolus, encore faudrait-il s'entendre sur ce que c'est qu'une jouissance humaine ! Question qui à elle seule mériterait, pour être traitée une journée telle que celle-ci.

Ce qui apparaît, à juste titre, comme un paradoxe – « une impression insensible » – est néanmoins un lieu commun de la philosophie et des sciences. Telles ces narines médicales dressées à surprendre le moindre symptôme odorant, du temps où le diagnostic olfactif n'était pas sur son déclin, tel le chimiste, qui, au-delà du goût dans sa qualité, cherche à saisir la composition moléculaire des substances dans une visée discriminante, la perception se propose de dépasser la résonance de l'odorant et du sapide, les plaisirs et déplaisirs qui s'y déploient. Or, c'est cette polarité qui, dans son imputation à l'être-au-monde, concerne la vie sensitive.

L'odeur, pas plus que la saveur, n'est, à cet égard du moins, entièrement mesurable, ni, par ce fait même, réductible à ce qui en est livré objectivement. Au reste, même pour ce qui est de la discrimination perceptive, la recherche

¹⁰ *Ibidem*, p. 157

contemporaine montre que l'olfaction est une des sensorialités qui ne peut être imitée et assistée, ni à plus forte raison, remplacée, par des capteurs électroniques.¹¹

Loin de chercher à dépasser le sens oral pour aller vers ce qu'il connaît, il faut tenter d'accéder à ce qui le qualifie en tant que tel : atmosphère et tonalité ou comme dit le génie de la langue allemande : *Stimmung*. Le terme s'impose d'autant mieux que le parfum pénètre l'intimité. L'odeur, ne peut jamais tout à fait se commuter en chose extérieure : si l'on opte en sa faveur ou si l'on prend acte, au contraire, de ce que sa puanteur répugne, il a bien fallu que ses effluves nous traversent et ce , non d'un commun accord, mais néanmoins ensemble.

Au début de son existence le jeune humain connaît une prédominance, aujourd'hui reconnue, du sens oral. Cette précellence, bien explorée en ce qui concerne l'éthologie animale, vaut aussi *mutatis mutandis* pour le « petit d'homme » comme le confirment les premières expériences de l'enfant nouveau-né. L'être humain dont l'existence dépend des autres et instamment des premiers autres, commence son existence dans la vulnérabilité la plus grande, c'est pourquoi il est doté du talent de sentir et de ressentir intensément plaisir et douleur, accomplissant au mieux les possibilités humaines en ce domaine. Ainsi la tonalité fondamentale du « ne pas se suffire à soi-même » qui habite l'enfant, quelle que soit la nuance qui donne à chacun de ses moments de vie son climat singulier : patience, impatience, colère, joie, confiance, défiance, tendresse, aversion, est bien celle du sentir humain en général. Sentir c'est être-au-monde et y exister nativement c'est-à-dire avec une certaine vertu d'enfance.

Ainsi la précocité du sens oral, établie aussi du fait, semble-t-il, que les voies efférentes et afférentes du *lobus parolfacticus* de l'encéphale humain se myélinisent avant toutes les autres, ne fait pas pour autant de l'olfaction et de la gustation des sens élémentaires, voire « instinctifs ». Car le sens oral est

¹¹ André Holley, *Eloge de l'odorat*, Odile Jacob, Paris, 1999.

pleinement signifiant puisque c'est en lui qu'advient l'étroitesse du lien de l'enfant avec sa mère : le goût du lait et l'odeur de la mère et de son monde ambiant sont le fait maternel lui-même. Le bébé est capable de reconnaître l'odeur du sein et du cou de sa mère deux jours après sa naissance, précise Annick Le Guérer, dans *Les pouvoirs de l'odeur*.¹² Le rôle que tient l'odeur ne peut cependant être appréhendé ici en terme de « reconnaissance » puisqu'il y va de la confiance que l'enfant pourra vouer à l'atmosphère, elle-même maternante, de son monde ambiant. Ce qui, de cette manière, caractérise ce système sensoriel, c'est qu'en lui la capacité à être affecté advient de manière profuse : l'odeur en son intonation entoure, submerge, envahit.

L'odeur imprègne l'air, sa captation est inévitable puisqu'il est continuellement indispensable de respirer pour vivre. Pareillement, il est indispensable de s'alimenter. Pourtant l'irrévocabilité du sens oral ne fait pas de lui une nécessité d'ordre seulement biologique, une donnée préalable et neutre de l'humaine condition. Rien n'est proprement inféodé au seul « besoin » chez cet être de désir qu'est l'homme contrairement à ce que suggérait Pradines. Il s'agit donc bien, avec le sens oral, de l'existence de l'être humain dont le corps est la pièce maîtresse.

Même si le rapprochement du terme français « odeur » avec le latin *odium* qui signifie la haine, repose sur une étymologie fantaisiste dont Ernout et Meillet contestent le bien-fondé,¹³ l'homophonie annonce une intrication ancienne et remarquable entre le sentir olfactif et une tonalité déterminée : la haine. Celle-ci n'est autre qu'une répulsion, l'envers de l'attrait si entier auquel le sens olfactif peut tout aussi bien vouer. L'historien du Moyen Age, Piero Camporesi¹⁴ enseigne que, dans cet ordre d'idée, il convient de prendre au pied de la lettre l'expression qui se réfère au corps des saints et des saintes : « mourir en odeur de

¹² Annick Le Guérer, *Les pouvoirs de l'odeur*, Odile Jacob, 1998.

¹³ *Dictionnaire étymologie de la langue latine*, Ernout et Meillet., article : *odi, osum sum*, p. 459, «le rapprochement de *odor* n'est qu'une plaisanterie.»

¹⁴ Piero Camporesi, *La chair impassible*, trad. Monique Aymard, Flammarion, 1986.

sainteté”. Au poids de la chair pécheresse, jugée immonde et corrompue, s’oppose, par un effet de balancier, la légèreté inodore de la “chair spirituelle” des bienheureux.

Dans *Les frères Karamazoff*, Dostoïevski a lié une phase décisive de l’existence de son héros, Aliocha, à un événement qui blesse manifestement d’abord son olfaction : l’odeur de putréfaction dégagée par le cadavre du starets Zosime.¹⁵ La croyance en la sainteté de cet homme d’une indubitable grandeur a fait naître une attente de miracle que l’émanation putride offusque et dément. Une suspicion se fait jour, bientôt suivie d’une aversion agressive qui contamine la foule et ébranle Aliocha en qui s’opère une douloureuse transformation où tout vacille.¹⁶

Autant l’odeur, en son individualité irréductible, peut être la signature d’un état du monde pleinement « monde », de la beauté « cosmétique » qui favorise la confiance, autant l’aire d’association où conduit l’odeur putride entraîne du côté des immondices, c’est-à-dire de ce qui n’est qu’haïssable, de ce qui rejette et chasse loin de tout monde possible, vers ce qui est « immonde ».

L’horreur de la contamination advient en dégoût sans nuance et, de même que l’on devient hôte du plaisir de la bonne odeur, de même, on est otage, de l’abjection nauséabonde. Aussi « subodorer » est autre que « conjecturer », car à s’en tenir au mot, « subodorer » est une extrapolation de l’olfaction, une “inspiration”.

C’est là un secteur d’une relation au monde plus ample qui vient à s’accomplir par la respiration et l’alimentation. Ce qui circule dans le corps, l’air que l’on respire ou qui emprunte, en sens inverse, la voie rétronasale et le sang qui s’oxygène et se renouvelle, correspondent rythmiquement aux cycles des lunaisons, des marées, des végétaux, des saisons, à l’alternance du jour et de la

¹⁵ Dostoïevski, *Les frères Karamazoff*, trad. Marc Chapiro, Lausanne, 1956, Livre VII, chapitre I, “l’odeur délétère”, p. 467-480.

¹⁶H. Tellenbach, *Geschmack und Atmosphäre*, Otto Müller Verlag, Salzburg, 1968, traduction française, *Goût et atmosphère*, trad. Jean Amsler, Paris, P.u.f., 1983. Tellenbach consacre tout un chapitre de son ouvrage à la crise d’Aliocha dont il met au jour avec brio les attendus cliniques. p. 63-79.

nuit. Réciproquement, on peut supposer qu'une relation plus ample, voire même la tonalité décisive du rapport au monde, est susceptible de s'instaurer à la faveur de l'odeur et du goût.

Tellenbach¹⁷note que dans la *Phénoménologie de la perception*, le système sensoriel oral n'est pas considéré par Merleau-Ponty. Mais y a-t-il lieu de s'en étonner ? Il est plus surprenant qu'en étudiant le "spectre des sens", Erwin Straus¹⁸ dont l'apport est, par ailleurs, décisif en ce qui concerne le sentir, fasse l'impasse sur l'olfaction et le goût.

C'est dire que l'importance du sens oral et tout d'abord de l'olfaction, n'a rien de consensuel. Il pourrait être profitable d'établir que cette maltraitance philosophique a aussi son pendant psychanalytique...

Le charme inépuisable de l'odeur n'est jamais consommé, puisque, comme l'affirme de manière incisive le narrateur de la *Recherche du temps perdu* devant la haie d'aubépines profuses de Tansonville, il ne se laisse pas approfondir davantage :

“Mais j'avais beau rester devant les aubépines à respirer, à porter devant ma pensée qui ne savait ce qu'elle devait en faire, à perdre, à retrouver leur invisible et fixe odeur, à m'unir au *rythme* qui jetait leurs fleurs, ici et là, avec une allégresse juvénile et à des intervalles inattendus comme certains intervalles musicaux, elles m'offraient indéfiniment le même charme avec une profusion inépuisable, mais sans me laisser l'approfondir davantage, comme ces mélodies qu'on rejoue cent fois de suite sans descendre plus avant dans leur secret.”¹⁹

Le plaisir olfactif dont Proust restitue l'inflexion musicale en ces lignes doit beaucoup à l'attention qui éduque la sensibilité et en autorise l'épanouissement ; la disponibilité dont l'attention est la crête et la cime

¹⁷ *Idem*, p. 17.

¹⁸ Erwin Straus, *Du sens des sens*, Millon, Grenoble, 1989.

¹⁹ Marcel Proust, *A la recherche du temps perdu*, Gallimard, 1987, Pléiade, tome I, p. 136.

supposent un abandon, un assentiment qui avivent le plaisir en l'actualisant. Cette attention n'est pas quelque chose que l'on fait, elle est accordée à l'être humain pour autant qu'il en devient capable, étant en accord avec lui-même, en accord avec sa finitude.

Le charme et l'ascendant de l'odeur ne se laissent pas analyser en un ensemble de traits discrets, à la différence de la vue d'un bâtiment, d'un paysage ou d'une personne c'est pourquoi la singularité individuelle, la physionomie d'une certaine odeur, indépendante de toute autre, est d'autant mieux préservée. Là réside une des spécificités de la mémoire olfactive. L'odeur est la signature de la scène olfactive, des événements du passés qui y sont agrégés, pour autant qu'elle se présente à nouveau et se trouve immédiatement reconnue.

Heidegger dans *l'Introduction à la métaphysique*, établissant qu'un ancien lycée n'est pas le même pour ceux qui se contentent de le voir de l'extérieur et les élèves qui sont assis à l'intérieur, fait observer qu'on hume l'être de bâtiments de ce genre dont, écrit-il, « on garde encore souvent l'odeur dans les narines au bout de plusieurs décennies » et il conclut : l'odeur « nous restitue l'être de cet étant d'une façon beaucoup plus immédiate et véritable qu'aucune description ou visite ne peut le faire. »²⁰

L'atmosphère, la tonalité de fond de lieux du passé resurgit intacte pour transporter *in illo tempore* en ce temps-là !

Rien n'est possédé, et pourtant l'essentiel est préservé ; tapie en chacun à son insu, la scène était là, prête à resurgir dans le halo de son parfum. Et cependant, il est impossible de répéter l'odeur, de la convoquer par l'imagination, c'est elle, qui en suscitant le ressouvenir, me répète. Je ne me souviens pas, je suis souvenue, cela s'appelle : une réminiscence.

20 Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, trad. Gilbert Kahn (modifiée) Gallimard, 1967, p. 45, *Einführung in die Metaphysik*, Max Niemeyer Verlag, Tübingen, 1953, S. 26 : "Das Sein solcher Gebäude kann man gleichsam riechen und man hat oft nach Jahrzehnten noch den Geruch in der Nase. Er gibt das Sein dieses Seienden viel unmittelbarer und wahrer, als es je eine Beschreibung oder Besichtigung vermitteln können".

L'odorat et le goût sont si expressément présents qu'ils réactualisent le passé. Nul ne peut espérer se souvenir, par l'intention, des goûts ni surtout des odeurs, c'est, selon un processus inverse, leur surgissement qui, de façon moins intentionnelle, et contrairement à ce qui est dit le plus souvent, suscite la réminiscence.

Le corps sentant est l'inintentionnel comme tel. Cela est tout aussi vrai pour ce qui est de la relation, nécessairement complexe, entretenue avec les nourritures.

Même le repas le plus frugal qui régénère mes forces en répondant à cette légère sensation de fatigue annonciatrice de l'appétit, comporte un surcroît de contentement, un don gracieux qui excède ce qui est simplement profitable. Sentir c'est s'éprouver soi-même en présence de quelque chose du monde, c'est pourquoi mon existence n'est jamais simplement une auto-affection. La première phrase du chapitre 10 du *Traité de l'âme* d'Aristote dit : « quant au goût, c'est une affaire de contact ». Ceci ne signifie pas que les choses ne sont données que dans un rapport à soi-même mais, à l'inverse, que le rapport à soi advient quand ce qui est senti entre en présence, l'odeur me fait un nez, la saveur me révèle le goût et me donne d'avoir une langue, des papilles, etc. Sentir n'est pas enregistrer des sensations mais s'éprouver vivant en elles, non s'alimenter mais bien nourrir sa vie c'est pourquoi le goût n'est pas un sens isolé. L'aliment fait également partie de ces choses que l'on mange des yeux et dont on a le nom en bouche ou du moins « sur le bout de la langue ». Je connais peu de gens, si piètres linguistes qu'ils soient, qui aient eu l'occasion de déguster des rougets en Grèce et qui n'aient point retenu le nom de ce poisson en grec : mparmpouvnia.

La mastication fait accéder au goût, à l'odeur, à la consistance par les mouvements de la langue, des maxillaires, des joues, des dents, tandis qu'est humé au préalable, ce qui est ingéré par déglutition et avalément. La

participation active à l'ensemble de cette geste, qui aboutit à l'incorporation, reste une des participations au monde la plus intime qui soit.

Tous les interdits alimentaires, et individuellement, toutes les répugnances et les dégoûts confirment et réactualisent cette donnée que le bon sens incite à admettre et qu'aucune démonstration ne peut récuser : ce que je mange devient moi. Cependant, il ne s'agit pas uniquement d'apaiser la faim où s'énonce la douteuse parenté de la douleur et du plaisir, où se projette l'ombre de ce que Platon appelait les plaisirs impurs, ou plaisirs de simple réparation, et l'inquiétude du mauvais infini de l'assuétude ou, plus généralement, de l'outrance. Car, comme les troubles alimentaires graves le révèlent, c'est un désir ou une aversion pour le monde et pour soi-même qui se manifestent très sérieusement ainsi.

Que les nourritures puissent dans les troubles les plus graves, être comme autant d'ambassadeurs de la dépendance aux autres dont elles proviennent nécessairement, cela donne à entendre qu'un drame de la liberté assiège le corps de ces « artistes de la faim » (Kafka) en rébellion mégalomane contre tout ce qui est factif : vulnérabilité, unisexuation, finitude, mortalité. L'ivresse sobre de l'extrême maîtrise habite le corps des anorexiques fanatiquement tyrannisés par une dangereuse ascèse. Ainsi la nutrition n'est pas « fonctionnelle », ni un « acte biologique ».

S'alimenter c'est éprouver le goût du monde, en incorporer la consistance, comme s'il y allait là d'une vitalisation du désir. Et ce goût peut évidemment se commuer en extrême dégoût et le désir faire place à l'apathie voire à la mélancolie.

Le goût instaure une modalité spécifique de rapport au monde qui, dans l'incorporation, crée une continuelle réassurance de l'existence du monde ambiant et tout à la fois, du goûteur. L'un participe de l'autre. C'est pourquoi, une

part significative de nos rapports aux lieux et aux personnes, à nous-mêmes enfin s'édifie selon la saveur.

Dans cet élan vers le comestible, l'aliment autorise une expansion, une communion à même la chair, soutenue, augmentée et, un instant même, comblée, en tout cas éveillée et avertie par l'odeur qui, quoique déliée de son objet, entre en résonance et irradie. Weizsäcker expose que la mastication, la dégustation, l'avalement, la satisfaction esthétique et finalement la résonance en satiété sont un seul « acte biologique ».²¹ L'adjectif « biologique » reste certes trop restrictif, il s'agit de vie et d'existence tout aussi bien.

La vie embaumée déploie l'extraordinaire importance tant des odeurs que des saveurs dans la *Recherche du temps perdu* où ce thème est tissé de métaphores érotiques dont le goût constitue le présage, le plus proche avant-goût ou le terme substitutif. Ainsi le goût et l'olfaction manifestent le rapport au monde, au tout du monde, en ce qu'il a de sensuel. La singularité de chaque succulence renvoie, si minime qu'elle soit, à « l'unique accord qui admet en lui les notes fondamentales sur lesquelles notre vie est construite » comme l'écrit Proust dont le style parfumé et savoureux invente cette science du singulier, cette vérité du sentir qui, sans lui, eût été minorée et eût disparu tel un mirage.

Par là, un des mérites phénoménologiques, de l'œuvre proustienne, qui en recèle beaucoup d'autres, n'est-il pas de faire accéder le lecteur de *La Recherche* à la gratification fondatrice de l'inépuisable exercice du sentir ? Goûter tout comme humer contient une suspension de la vie d'affairement en faveur du sentir, goûter comporte un abandon. Ainsi, dans le commerce le plus quotidien, s'accomplit la relation au lieux et aux autres personnes, ce que nous savourons et humons est toujours domicilié quelque part, du côté de chez tel ou tel...

En cas de perte du goût, c'est bien le tout de l'existence qui risque de devenir insipide ainsi que, par ailleurs, la mélancolie des personnes atteintes

²¹ cité par Tellenbach *Goût et atmosphère*, op. cit., p. 14.

d'agueusie ou d'anosmie, tend à le confirmer. La charge affective de l'alimentaire en fait un moment privilégié, qui accompagne chaque grand moment « d'expansion sensuelle », c'est pourquoi le comestible est bien ce qui tient lieu à la fois « de métaphore et de métonymie » du terme charnel comme le montre Jean-Pierre Richard dans sa très belle étude intitulée *Proust et le monde sensible*²², mais sans doute est-elle aussi la manifestation d'une sensualité qui ne se saisit pas encore comme partagée en plusieurs registres. La gourmandise qui n'est point la glotonnerie, vise le désirable, et la chair n'y fait pas exception, elle qui est nourrie.

Il est d'autant moins facile de décrire ce qui, se produit alors que l'odorant, tout comme d'ailleurs la saveur, sont de nature non-figurale. L'odeur et le goût excèdent la représentation, et sollicitent l'imagination de manière plus inventive, c'est pourquoi l'ascendant qu'ils détiennent est dénié ou, à tout le moins, tenu pour ambigu. Peut-être est-ce pour cette raison que la philosophie du beau exige le sacrifice de l'olfaction et du goût. Platon déjà²³ n'estimait-il pas qu'il serait ridicule de confondre la suavité ou l'agrément de l'odeur avec ce qui doit être appelé "beau" ? Sommes-nous bien assurés pourtant qu'il faille, pour qu'il y ait de la beauté, qu'elle n'ait, comme on dit en Sologne, ni goût, ni gouasse ?

En somme, le sentir du sens oral est davantage une participation au monde que l'exercice d'une maîtrise". Le corps selon l'oralité se sent lui-même et ressent, il ne se contente pas de constater des qualités : il éprouve et s'éprouve en ce qui est senti, il existe de se sentir et de ce sentir-ci, il existe de cette insigne possibilité de ne penser à rien d'autre et, parfois même de ne penser à rien. Ce qui revient à dire que le sens oral, à ses heures, sait être contemplatif lui aussi,

²²Jean-Pierre Richard, *Proust et le monde sensible*, Seuil, 1974.

²³ Platon, *Hippias majeur*, 299 b, texte établi et traduit par Alfred Croiset, Belles Lettres, 1987 (= 1921), p 54.

dans la reviviscence d'un passé surgi de survivances secrètes et la révélation de l'instant présent arraché à l'atonie morne des savoirs insipides.

19 juin 2015, trentième journée de Fontevraud

Ingrid Auriol